

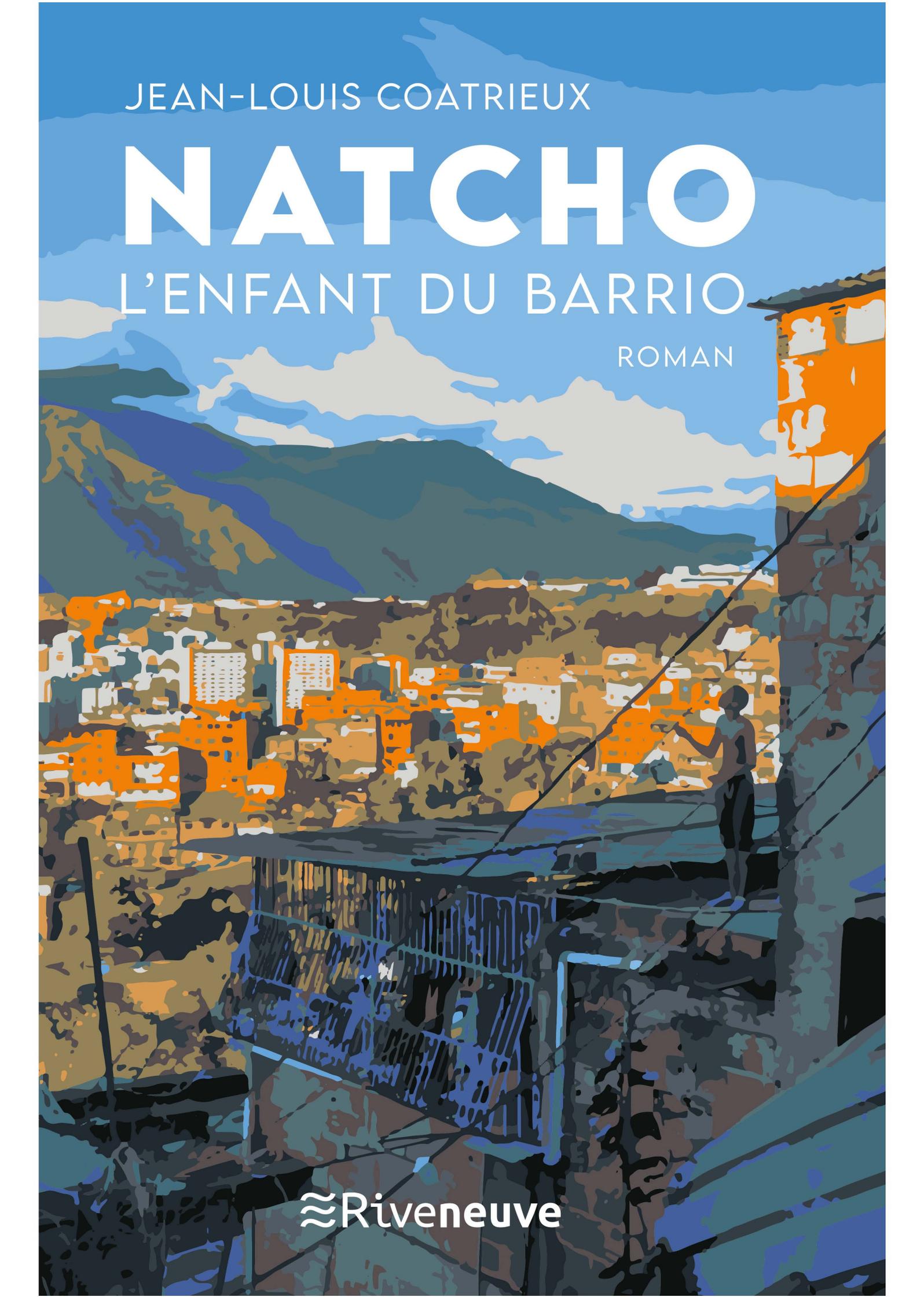
JEAN-LOUIS COATRIEUX

# NATCHO

L'ENFANT DU BARRIO

ROMAN

≈ Riveneuve

The book cover features a stylized, high-contrast illustration of a favela. The scene is viewed from an elevated position, looking down over a dense cluster of buildings. In the foreground, a person is silhouetted against a bright orange wall, standing on a rooftop or balcony. The background shows a vast landscape with rolling hills and a cityscape under a blue sky with white clouds. The color palette is dominated by shades of blue, orange, and brown, creating a dramatic and atmospheric effect.

Natcho  
l'enfant du barrio

ISBN : 978-2-36013-694-0

**© Riveneuve 2023**  
85, rue de Gergovie  
75014 Paris  
[www.riveneuve.com](http://www.riveneuve.com)

# Natcho

## l'enfant du barrio

Jean-Louis Coatrieux

ROMAN

≈ Riveneuve



*À Neven  
et à tous les enfants  
et petits-enfants du monde*



## EN ATTENDANT MIGUEL

– Désolé pour mon retard, Humberto, une urgence au journal.

Je le regardai, convaincu qu’il se fichait complètement de ma demi-heure d’attente. Je m’étais habitué à la longue à cette règle qu’il appliquait en maître depuis notre adolescence, à une exception près, les rendez-vous avec les femmes. Il était temps, car le serveur commençait à s’impatier malgré ma commande d’une bouteille de Pisano, un Tannat d’Uruguay au nez fumé que je m’étais empressé de goûter. Nous étions des clients fidèles, à défaut d’être réguliers, de *Las Brasas*, un restaurant populaire en terrasse, éloigné des milieux à la mode de Caracas.

– J’ai bien aimé ta dernière chronique, tu sais. Il fallait oser...

– J’espère que lui l’a appréciée.

– Je crois, car il me parlait hier d’une vraie réussite. Pour ma part, je ne sais comment la qualifier. Parodie, pastiche, satire, louange, jalousie... Quelle idée t’a piqué aussi de réécrire quelques passages de son livre?

La volonté de te moquer? L'écroulement des colonnes de La Havane comme la fin du réel merveilleux<sup>1</sup>, c'est ça? Et pourquoi transformer le baroque en une sorte de carnaval avec tes «*ejo, ujo, ijo, ija...*»? Je perçois, malgré tous les masques que tu prends, une critique de l'oubli des réalités sociales à travers sa recherche d'originalité à tout prix. En tout cas il l'a pris comme un hommage.

– À chacun son interprétation et ne compte pas sur moi pour éclairer ta lanterne.

– Passons à un autre sujet. Sur quoi travailles-tu en ce moment?

– Rien de remarquable, je le crains. J'ai comme toujours plusieurs choses en cours. Ces foutues chroniques payées une misère et mes cours devant des hurluberlus que rien n'intéresse me prennent un temps fou. Il faut bien que j'assure mon gagne-pain.

– Mais encore? Je connais tes diatribes sur la difficulté de vivre des écrivains. N'oublie pas que j'écris moi aussi. Alors?

– Tu sais où je pourrais trouver des livres de poètes mapuches<sup>2</sup>? Je n'ai trouvé pour l'instant qu'une anthologie et quelques articles très superficiels.

1 Il s'agit d'Alejo Carpentier et de son essai, *La ciudad de las columnas* (1970), version bilingue aux Éditions *Le temps des cerises* (2015).

2 Les Amérindiens du sud du Chili et de l'Argentine se battant aussi contre l'appropriation de leurs terres.

– Tiens, tiens, tu t'intéresses à eux.

– Un peu. Ils se battent. Pour leur terre, pour leur langue, pour le bien le plus précieux d'un être humain, son identité. Elicura Chihuailaf, José María Memet et puis toutes ces femmes à la suite de Gabriela Mistral comme María Isabel Millapán, Faumelisa Manquepillán, Graciela Huinao, tu ne les connais pas, *verdad*? Il leur faudra du temps, mais ils gagneront, tu verras.

– Ce n'est pas avec un article ou même un essai, si c'est cela que tu as en tête, que tu vivras mieux.

– Sans doute, mais je le leur dois.

– Comme pour les Innus<sup>3</sup>? Tu avais un beau titre. De mémoire : « Ce qui se murmure et parfois crie ».

– Je n'ai aucun regret de leur avoir consacré du temps. J'apprends l'histoire des Amériques avec eux. Et toujours ces interrogations lancinantes : comment sentir de l'intérieur un monde auquel nous sommes étrangers? De la proximité ou de l'éloignement, comment tirer une distance avec tous ces échos en vagues résonnant jusqu'à nous? Ces voix sont nées d'un lieu qui n'en avait aucune et leur langue parle pour des milliers d'autres. Nous en apprenons en écoutant leurs reliefs, leurs textures, leurs contours, leurs mouvements. Elles sont là, si près, une mer, un continent et déjà infiniment plus. De ces silhouettes, je devine presque tous les visages maintenant.

3 Cf. revue *Hopala! La Bretagne au monde*, n° 43, 2013.

– Sérieusement, tu ne veux rien me dire? Je ne vais pas aller crier sur les toits le titre de ton prochain livre...

– Tu ne lâches jamais rien, n'est-ce pas? Eh bien, cette fois tu en seras pour tes frais deux fois, car c'est à ton tour de m'inviter. Donne-moi plutôt les dernières nouvelles du front!

– Je vois. Rien de neuf, mon ami. Des brouilles. Les promesses de campagne électorale habituelles, l'épidémie de tuberculose, une grève à l'Université Centrale, une de plus, des manifestations sporadiques à Maracaïbo et Ciudad Bolívar contre le président, les Águilas del Zulia ont battu les Tigres de Aragua en baseball, j'en passe et des meilleures.

Le serveur arrivait avec notre plat unique. Travers de porc, côte de bœuf, chorizos accompagnés de *yucca*, d'*hallaquitas* de maïs, de salade et surtout d'une savoureuse sauce *guasacaca* mélangeant avocat, ail et oignons, persil et piments. Du copieux pour un repas loin de toute la pression de l'actualité. La conversation a ensuite dévié sur des choses de moindre importance. Les spectacles au théâtre, l'Ateneo, dont s'occupait son épouse, les expositions sur Sabana Grande, les films en cours de tournage, jusqu'aux dernières rumeurs de mariage ou de divorce dans le milieu huppé de la capitale.

Nous commençons à caler, Miguel et moi, quand un gamin s'approcha de notre table. Je le surveillais du

coin de l'œil depuis un moment. Il se faisait houspiller par les serveurs et repousser des autres tables d'un geste négligent de la main sans que cela le décourage. J'avais vécu ce genre de situation à Bogota quelques mois auparavant. Des enfants en petits groupes venant chercher la nourriture laissée par les clients et renvoyés brutalement par le patron. Ou des habitués prêts à se servir dans les assiettes sans vous demander votre avis avant de filer en courant. Celui-ci avait un grand sac en papier de supermarché dans les mains et semblait désespéré devant les refus. Le plus étrange était de le voir porter l'uniforme de l'école publique de Santa Monica. Un visage rond, des cheveux noirs et drus, neuf-dix ans tout au plus.

– *Por favor*, le doigt pointé sur les restes de notre *parilla* et en nous regardant sans aucune honte

– Comment t'appelles-tu ?

– Natcho.

– Tu as faim ?

– Non, j'ai déjà mangé à la cantine.

– Pourquoi fais-tu ça alors ?

– Pour les *ancianos*.

Je me tourne vers Miguel, aussi étonné que moi.

– Tu peux nous expliquer, Natcho ?

– Eh bien, ils habitent à côté de chez moi dans les collines et ils n'ont rien à manger.

– Et ce sont eux qui t'ont demandé de quémander dans les restaurants ?

– Non, j’ai décidé de les aider comme ma grand-mère.

– Et que fait-elle ?

– Infirmière et elle les soigne après son travail. Je l’accompagne tous les jours.

– Et tu es tout seul à chercher de la nourriture ?

– Non, nous sommes quatre mais les autres sont allés au Golfeado et au Carreton. Ils donnent plus là-bas.

– Et vous en avez beaucoup d’*ancianos* ?

– Une dizaine en tout. Ils ont créé un atelier de textile, disent-ils, mais en fait ce n’est que pour du rapiéçage.

– J’aimerais beaucoup rencontrer ta grand-mère. Elle est chez elle en ce moment ?

– Je crois, elle travaillait ce matin à la clinique EconoSalud.

– Dans ce cas, allons-y. Tu peux prendre ce que tu veux, nous n’avons plus faim. À toi la note, Miguel.

– Ah, ah, quelle élégance ! Une BA ou une nouvelle histoire en train, Humberto ?

## VONNA

Je remonte la colline avec Natcho. Nous entendons au loin le bruit sourd des moteurs montant de la vallée, un bourdonnement jour et nuit auquel je ne me suis jamais habitué. Le soleil tape déjà fort sur nos épaules et je peine à suivre son pas régulier malgré son cartable et le sac rempli des vestiges de notre *parilla*. Je ne connais personne vivant ici et n'y viens jamais. Je sais que les immeubles dans un état de délabrement avancé vont céder plus haut la place aux premiers *ranchitos*, ces bidonvilles faits de baraques de bois et de cartons, enchevêtrées les unes aux autres, où l'eau courante et l'électricité se font rares. Ils poussent chaque année autour de la capitale dans une totale indifférence. La moindre parcelle est occupée et seuls des escaliers étroits en béton et des passages en terre ocre ravinés par les pluies permettent de les atteindre. Les gens de la vallée et des premiers contreforts ont peur d'être confrontés à la misère et refusent de la regarder en face, tout en sachant qu'elle existe bien. J'aperçois quelques chiens efflanqués et des poules fouillant le sol d'une *quebrada*,

une large ravine sur notre droite supposée canaliser les coulées de terre liées à des inondations fréquentes dans ces collines lors des fortes pluies d'hiver.

Mon ami Jesús, le bien nommé marchand de journaux installé en face des bureaux du journal de Miguel, m'entraîne parfois dans des *barrios* beaucoup plus mal famés où il distribue la feuille de chou du Parti communiste, *El Popular*. Il fait sérieux avec ses lunettes rondes et sa barbichette d'intellectuel, quoiqu'avec ses boucles d'oreille... Il offre à qui veut des cigarettes Fortuna, questionne sur les nouveaux arrivants et, en cas de bagarres, écoute les parties en conflit. Nous étions là, s'il fallait donner une hiérarchie à la pauvreté, au plus profond du gouffre humain. Dans le meilleur des cas, les gens descendent en ville vendre des cigarettes ou des bonbons à l'unité mais la plupart du temps, me disait Jesús, leurs journées se passent avec leurs gamins à fouiller dans les gigantesques tas d'ordures à ciel ouvert en se ruant pour être dans les premiers dès qu'un camion se déleste d'un nouveau chargement. Chacun défend sa place à coups de poing au besoin. L'insécurité pèse partout sur ces *cerros*<sup>4</sup> et chacun sait combien il est dangereux de laisser son taudis sans surveillance.

Le quartier des Colinas de Santa Monica n'a rien à voir avec ceux de Jesús. Ici les enfants vont à l'école et

4 Collines.

les gens travaillent comme sa grand-mère, m'explique-t-il. Je sens à son ton qu'il en est fier. Je n'ai plus de souffle quand il s'arrête devant leur habitation à l'allure presque pimpante avec sa petite terrasse fleurie, ses murs en briques rouges apparentes, des vitres et des rideaux aux fenêtres. Elle est accolée à d'autres, comme des boîtes superposées en un jeu de lego géant. Le dernier immeuble, trente mètres en dessous, leur offre une vue imprenable sur la vallée.

À l'appel de son petit-fils, elle écarte le rideau de perles multicolores à la porte. J'ai à peine le temps de découvrir une silhouette fine qui m'arrive à l'épaule, un front large et des yeux bleu clair, des cheveux courts, un tee-shirt beaucoup trop grand pour elle sur un pantalon serré, pieds nus, qu'elle m'interpelle.

– Que se passe-t-il ? Qui êtes-vous ?

Je sais à ses premiers mots qu'elle n'est pas d'ici. Un accent ensoleillé. Il y a de la musique dans ses paroles. Les cheveux noirs coupés courts lui donnent une allure jeune, je dirais une petite soixantaine et assurément un caractère décidé. Son visage m'est familier. Nous avons dû nous croiser auparavant dans un de ces petits commerces tenus pour la plupart par des exilés portugais ou galiciens. Celui de fruits et légumes d'Ernesto peut-être ou dans la *panaderia* à l'angle de ma rue. J'habite en effet quelques rues plus bas une résidence avec concierge et appartement sur le toit. La même colline, mais deux mondes à des années-lumière l'un

de l'autre. N'allez pas croire pour autant que je roule sur l'or. Les livres, même lorsqu'ils se vendent bien, ne rapportent guère et seuls quelques cours à l'université, quelques piges journalistiques me maintiennent la tête hors de l'eau.

– Humberto Maté. J'habite calle Cristóbal Rojas, à deux pas de Las Brasas.

Je me présente et lui résume en quelques mots la situation. Je n'y avais pas prêté attention mais je vois maintenant qu'elle porte une bague.

– Ah, les *ancianos*! je vois. Va ranger la nourriture dans le buffet en attendant tes copains, Natcho. Asseyons-nous un instant, si vous voulez bien. Je n'ai guère de visite des gens d'en bas et j'adore bavarder. Un verre d'eau? C'est de l'eau en bonbonne, ne vous inquiétez pas.

– Volontiers, la pente est raide pour arriver jusqu'ici.

– Et vous n'avez rien vu! Les gens autour de chez moi font partie de la première génération à s'être installée ici. Les suivants ont dû monter et monter encore et les emménagements devenaient à chaque fois plus difficiles. Tout ce que vous aviez sous la main était bon pour construire. Mais prenez cette chaise. Rassurez-vous, elle est un peu bancale mais suffisamment solide pour vous.

– Vous êtes italienne, n'est-ce pas?

– À moitié!

– Alors un peu française aussi? Quelques-uns de mes étudiants ont votre accent.

– Marseillaise d'adoption, une vraie Méditerranéenne en somme. Vous connaissez un peu l'Europe?

– Par l'histoire et la littérature uniquement.

– Ah oui, vous écrivez, c'est vrai. Et vous écrivez quoi?

– Des romans, des essais...

– Vous en vivez? J'ai toujours pensé qu'au Venezuela presque personne ne lisait. Les journaux peut-être et encore... Dans ce *barrio*, les gens n'ont pas les moyens de les acheter vous vous en doutez.

– Je me sauve par d'autres activités. Et vous? Natcho m'a raconté que vous êtes infirmière et que vous soignez aussi les gens après votre travail.

– Quelle pipelette! J'aide simplement comme je peux, vous savez. Nous avons mis en place un comité de quartier qui gère la communauté et chacun apporte ses compétences.

– C'est la première fois que j'entends parler d'une telle chose. Vous pouvez m'en dire plus?

– Pas aujourd'hui, j'ai trop de travail à boucler pour la maison et je n'ai toujours pas rendu visite à Diego, notre doyen de 89 ans, qui se sentait très mal hier. À une autre occasion, ce sera avec plaisir. Natcho, tu raccompagnes ton jeune ami?

– Ce n'est pas la peine, vous savez.

– Oui, *abuelita*.

– Décidément, je manque d'à-propos. Je ne vous ai même pas demandé votre nom...

– Vonna.

Précisant aussitôt en riant.

– Vonna Augustina Cerutti.

– Comment êtes-vous arrivée ici, dans ce rancho ?

– Une autre longue histoire...

– ...et vous n'avez pas le temps...

– Attendez, j'ai une autre idée, si cela vous intéresse.

Nous avons une réunion du comité de quartier la semaine prochaine. Probablement mardi. Natcho vous mettra un mot en revenant de l'école dès que j'en reçois confirmation.

En redescendant, nous parlons de l'école, des matières qu'il préfère, de ses amis. Il a bien dix ans comme je le pensais et, dans un an, il sera avec les grands au collège Los Chaguaramos, insiste-t-il. Il aime les livres et se rend à la bibliothèque de son école toutes les semaines. Il lit en ce moment *Le Vieil Homme et la Mer*. Santiago, le vieux pêcheur lui plaît bien et il rêve de partir un jour naviguer.

– C'est vrai que les amis d'Hemingway l'appellent Hem ?

– Oui, eux uniquement, oui.

– Est-ce que je peux t'appeler Humb puisque tu écris toi aussi ?

– Nous sommes amis, alors si tu veux.

Nous approchons de mon immeuble et il ne me reste pas beaucoup de temps pour aborder mon sujet.

– Dis-moi, Natcho, vous êtes seuls, ta grand-mère et toi? Et tes parents?

Il s'arrête et lève la tête vers moi.

– Ils sont partis.

– Ah! et ton grand-père?

– Il est parti aussi.

Je vois son visage se renfrogner. Il reste silencieux. Sa gaité naturelle l'a quitté. Inutile de poursuivre.

– Une rue encore et nous y sommes, Natcho. C'est ce bâtiment blanc avec les balcons là-bas.

– Il est beau. Comme les gratte-ciel de la vallée.

– En beaucoup plus petit, 5 étages. Tu peux voir mon appartement d'ici, regarde. Les grands volets.

– Celui avec une terrasse comme nous? Il y a un ascenseur alors?

– Bien sûr. Tu veux monter?

– Non, non, je dois rentrer pour mes devoirs et préparer avec mes copains la distribution.

– Quand tu viendras la prochaine fois, tu vois le panneau de boutons d'appel? Il suffira que tu sonnes, je te répondrai avant d'ouvrir la porte. Appuie plusieurs fois au cas où. Si je ne réagis pas, tu appelles la concierge. Vas-y, appuie là.

Quelques secondes et une voix jouant dans les aigus.

– Señor Humberto? Vous avez un problème avec la porte?

– Pas du tout, Felipa. Je voudrais vous présenter mon nouvel ami pour que vous le laissiez entrer quand il reviendra me voir.

Un déclic se fait entendre et je pousse la porte. La concierge, une Portugaise de la première génération d'émigrés, ronde de partout et entièrement de noir vêtue, nous attend déjà dans le hall.

– Voilà Natcho, Felipa. Vous pourrez le laisser monter et si je ne suis pas là, il vous confiera, si vous voulez bien, un mot pour moi. Bon, tout est arrangé, je crois, quittons-nous ici.

Il avait retrouvé son entrain et, quand je lui ai tendu la main, il l'a serrée sans l'ombre d'une hésitation. Comme un grand du collège.